

ANMAC de l'île de Noirmoutier
10 Rue du Petit Franc
85680 LA GUERINIERE

AGADIR 29 Février 1960

Février 1960, le Groupe d'Actions Anti Sous-marines (GASM) comprenant le «Gustave Zédé » accompagné des Escorteurs Rapides type E50 quitte Toulon pour l'annuelle croisière de printemps sur les côtes d'Afrique, cette année il fera escale aux Canaries avant de descendre sur l'équateur et faire une visite à la Côte d'Ivoire, au Bénin et au Sénégal.

Le 1^{er} mars, à Santa Cruz de Ténériffe nous apprenons la nouvelle du tremblement de terre qui vient de se produire dans la nuit à Agadir, ou plus exactement l'ordre est donné d'appareiller en urgence, le temps de récupérer les hommes à terre et tous les bâtiments appareillent . C'est en mer que le Commandant annonce notre destination et les raisons de notre départ précipité.

Nous abandonnons sans regret les festivités ou virées envisagées.

Le «Gustave Zédé » ex «Saar» est un Bâtiment base, dont la Marine Nationale a hérité en 1945 comme dommage de guerre de la part de l'Allemagne, filant au maximum 15 nœuds, c'est à cette vitesse que nous tentons de rejoindre Agadir au plus vite.

La mer est calme, la traversée s'annonce sans difficulté .Le calcul est vite fait nous serons devant Agadir dans 15 ou 16 heures.

C'est en mer que les nouvelles nous parviennent par les confidences des radios au fil des changements de quart:

«Nombreuses victimes, ville détruite à 100%, les marins de la BAN interviennent pour sauver leurs familles, leurs biens, les secours extérieurs sont difficiles à mettre en place semble-t-il»
L'ambiance à bord devient anxieuse, tendue, les heures sont longues.

Les Escorteurs, plus rapides demandent une liberté de manœuvre, mais leurs moyens d'intervention sont limités aux hommes des compagnies de débarquement.

L'Etat-major hésite à leur donner satisfaction, en effet un certain nombre de questions reste à élucider et en particulier l'état du port, est-il toujours praticable ?

Du Central Information où je suis de quart les conversations entre bâtiments reflètent leur impatience, ils Insistent.

Coup de chance pour eux, déconvenue sur le «Gustave Zédé », dans la nuit, un des moteurs Diesel s'arrête, changement de bruit à bord, l'équipe se réveille, la vitesse tombe à 6 ou 7 nds, les E50 sont libérés et filent à pleine puissance vers Agadir.

Ils y arriveront tôt le 2 Mars.

Sur le «Gustave Zédé » c'est une mauvaise alimentation d'un moteur qui est la cause de l'avarie, cela se traduit par une perte de quelques heures. Entre temps les E50 sont arrivés. Ils nous décrivent la vision de la ville :

“Plus rien ne semble être debout. il n'y a plus de ville. ”

Ceux qui connaissent le port nous renseignent sur ce qu'étaient le front de mer, les hôtels, avant...

Enfin nous arrivons : les E50 sont mouillés sur rade et ont mis leurs compagnies d'intervention à terre.

A bord, celle du «Gustave Zédé », dont je fais partie est déjà équipée, rassemblée sous le hall aux torpilles, à peine le «dégagé» du poste de manœuvre sonné que les baleinières sont mises à l'eau.

On embarque direction le port, débarquement sur un quai mal en point, et c'est armé de pelles et pioches que l'on nous dirige vers le sud, à pied, vers les maisons où existeraient des chances de trouver des survivants. Les occupants étant portés manquants.

La traversée de la ville s'effectue au milieu des ruines avec interdiction de s'approcher des murs.

Cela me rappelle les maisons bombardées pendant la guerre en Bretagne, Rennes, St Malo.

Nous dépassons les amas de ruines sur lesquelles s'activent les hommes des E50, dans la poussière. D'ailleurs toute la ville baigne dans la poussière et sous un soleil de plomb.

La compagnie s'arrête devant une villa. Basculée, elle ne semble pas avoir trop souffert.

Je suis désigné pour aller reconnaître l'étendue des dégâts et voir si des survivants seraient encore sous les décombres. Si de l'extérieur elle semble tenir debout, malgré son air penché, l'intérieur n'est qu'un amas de béton où les plafonds et les planchers sont au même niveau, empilés et dont seuls les meubles les ont retenus de l'éboulement.

C'est en rampant, sans casque et à main nue, que je me faufile. J'arrête ma progression essayant de surprendre un bruit, une respiration...rien. Je fais du bruit, j'appelle...toujours rien. Je m'engage plus avant, j'ai le sentiment d'entrer par effraction, je débouche dans ce qui doit être la salle à manger, la lumière du jour permet encore de voir, la table a retenu le plafond, les portes du buffet sont ouvertes, j'aperçois les piles d'assiettes, les services encore intacts, sur le coin de la table un vase avec des roses fraîches, posé sur un napperon brodé.

Rapidement, je fais mentalement l'inventaire, puis cherche une issue pour continuer mes recherches, mais les moellons sont en équilibre, les passages trop étroits, il faudrait des moyens de levage puissants pour continuer.

Il est près de 18 heures, la nuit ne va pas tarder à tomber, d'ailleurs la visibilité commence à décliner. Je ressors à reculons, doucement et rends compte à l'EVI qui nous commande, l'ordre est donné de récupérer le maximum d'objets, de meubles encore entiers, un camion de la BAN viendra les récupérer.

Puis nous revenons vers le port, la nuit tombe maintenant, nous sommes harassés, frustrés de n'avoir pu sauver que du matériel. La soif commence à nous tarauder, nous ne sommes partis qu'avec un bidon d'eau chacun.

Espérons que le bord a pensé à nous envoyer boissons et vivres avec les canots qui doivent nous récupérer. Nous avons déjeuné avec les rationnaires et depuis 11 heures du matin rien à se mettre sous la dent, pour des gars de 20 ans c'est dur à supporter et la faim tiraille nos estomacs.

Les canots sont bien là, certains retourneront à bord, les autres en fonction de leur spécialité composeront l'armement du PC que l'Etat Major a décidé de mettre à terre.

En effet le port comme prévu n'est pas praticable, les fonds se sont relevés pendant le séisme. Je reste à terre, comme détecteur je ne suis pas indispensable à la vie du bord lorsque le bâtiment est sur rade. D'ailleurs, l'armement du PC commandé par le CF Marie de l'EM GASM comprend parmi la vingtaine de marins : 3 QM détecteurs (Cariou, Santos et moi même) 3 QM radios, 1 SM infirmier, 1 Matelot cuisinier, 1 SM du Chiffre, 1 PM torpilleur qui fait office d'adjudant.

Le bord a bien fait les choses en plus des vivres, lits, Picot, matériels de transmission, tentes qui sont déjà à terre, les copains y ont joint nos affaires de toilette. Tout cela laisse présager un séjour assez long. Et ils ont tout porté jusqu'au jardin public qui domine la plage, que d'attention !

L'installation du campement est rapide et sommaire, bien que n'ayant pas le droit de pénétrer dans les maisons on envisage de s'installer dans les locaux du Club Nautique qui présentent

un avantage décisif : posséder des douches et sanitaires, mais après investigation rien ne marche et pour cause il n'y a plus d'eau à Agadir. On s'installe dans le jardin public au-dessus du Club.

On prend un bain de mer, rapidement, le cœur n'est pas aux ébats nautiques.

Nous apprenons que nous ne sommes pas seuls, les Américains ont envoyé du matériel et déblaient au dessus du port. La BAN évacue les personnes rescapées par voie aérienne, la tension est très forte à la Base lors de chaque nouvelle secousse tellurique.

On se contente, pour ce premier diner, du pique-nique préparé par le bord. Les tours de garde sont distribués, toujours chanceux, j'écope du «minuit à deux », la nuit est tombée, la fraîcheur commence à venir. Je décide de m'allonger et de chercher le sommeil, recouvert du poncho.

Soudain un grondement puissant, immense, venant de nulle part me met debout, interdit. Le bruit semble monter dans tout le corps, j'ai une impression étrange où se mêlent impuissance, l'angoisse, j'ai une sensation d'infinie inutilité devant cette puissance invisible, immatérielle. Pourtant un mur commence à vaciller, il hésite, il me semble que le bruit s'acharne sur lui, il s'écrase sur lui-même, comme implosé, vaincu. Mon tour va-t'il venir ? la terre va-t-elle s'ouvrir, là sous mes pieds ? Je regarde autour de moi, personne ne bouge, les copains semblent pétrifiés, nos regards se croisent, on résiste... Et puis tout s'arrête, le bruit disparaît, évanoui.

Il est 20.00 heures à Agadir, le 2 Mars 1960.

La Terre tremblera ainsi chaque soir pendant tout notre séjour qui durera à peu près une quinzaine de jours, à 20.00 heures, exacte à ses rendez-vous, et nous attendrons stoïquement la prochaine réplique, heureux d'être épargnés à chaque secousse. Mais que la prochaine fois est difficile à encaisser et l'on comprend mieux la peur incontrôlable que chaque réplique Occasionne chez les survivants qui se sont regroupés à la BAN en attendant leur évacuation. Quelle tension nerveuse doivent-ils supporter !

Le jour se lève, rapidement, le cuisinier a préparé le café, il est bu brulant, la unit a été fraîche, nos ponchos sont couverts de rosée et gare à la douche en se levant !

Visite du Pacha du PC de la BAN, je suis du voyage. La Base semble ne pas avoir trop souffert, la piste est en bonne état. Je connais un «gars du pays» qui serait affecté là, à tout hasard je me renseigne auprès du planton :

-Bodin ? René Bodin, un mécanicien, tu connais ? Oui, tu le trouveras au garage.

Rapidement je le trouve, très étonné de me voir arriver, on s'échange des nouvelles du pays. Il faut repartir sur Agadir, non sans avoir trinqué au Whisky à la santé des survivants. Il n'y a rien d'autre à boire.

Retour au PC pour déjeuner, le cuisinier s'est organisé, on mange chaud même menu qu'à bord, les vivres sont apportées chaque jour par les canots qui font le va et vient, bientôt on aura le courrier.

Pendant le repas, une femme vient nous voir demandant des vivres, car elle n'a rien à donner à des survivants qui se trouvent un peu plus loin, nous ne pouvons les accueillir à notre table. D'ailleurs il semble que le cuisinier préférerait lui donner des vivres, mais les rations sont préparées à bord et les quantités contrôlées ! Sans hésiter on est d'accord pour lui donner une partie de nos rations, au cuisinier de faire la répartition des quantités.

Le vin n'est pas un parfait désaltérant, nous avons peu d'eau potable, et la soif nous tiraille sous la chaleur et dans la poussière. Cette femme nous fournira des oranges, le jus de fruit que l'on en tire, bu non coupé à l'eau a un effet désastreux sur nos intestins.

L'armée marocaine est arrivée et s'est installée, au sud, dans les bois d'eucalyptus qui bordent la plage.

L'interdiction nous est faite de nous baigner, les Marocains contrôlent la plage, ont-ils peur d'un débarquement ?

Le lendemain, un Américain, sans doute non prévenu, sera abattu par la sentinelle lors de sa baignade devant le Club Nautique. Désormais la seule voie libre est la route d'accès au port. La nuit on entend des coups de feu, pour chasser les pillards, quelques-uns y auraient laissé leur peau.

Un Marocain nous a été affecté pour servir d'interprète et de liaison avec les autorités Marocaines. Il y a aussi tous les jours un Espagnol venu de l'Ifni toute proche, sans doute pour surveiller les navires sur rade.

Les nouvelles disent que le porte-avions La Fayette est en mer !

.Après mille difficultés, les routes d'accès à Agadir étant coupées par des éboulements, les secours civils se sont mis en place, venant des villes voisines et ensuite de plus loin.

Leurs efforts seront récompensés, au huitième jour ils retrouveront un gamin quasiment indemne, et qui les auraient abreuvés d'injures lorsqu'ils le sortirent des décombres, au motif qu'ils arrivaient bien tard.

Pendant ce temps, avec nos pelles et nos pioches, on recherche les cadavres sur l'hôtel Saada ; le travail difficile sans engin de levage la technique consiste à percer un trou d'homme au sommet des décombres, de déboucher sur des poches pour s'enfoncer le plus profond possible,

Alors un homme se faufile dans le trou pour inspecter les lieux avant chaque progression, très rapidement nous trouvons des corps gonflés par la chaleur, on le signale aux civils qui se chargeront de le dégager plus tard.

Ce jour là, un journaliste parisien nous accompagne, arrivés sur l'hôtel nous attaquons à tour de rôle le béton avec nos pioches, dégageons un passage après beaucoup de sueur et de manches de pioches cassées. Je m'y faufile, un réfrigérateur légèrement entrouvert retient la dalle de béton, je glisse la main et miracle j'en extrais une cannette de bière, intacte.

Retour en surface nous nous la partageons à une vingtaine, le journaliste s'étant contenté de regarder est exclu de la tournée. Pas heureux, il menace de nous dénoncer comme pillards, à notre tour nous n'apprécions pas, mais pas du tout, sa manière de voir les choses et le lui signifions clairement en lui tendant une pioche qu'il ne daignera même pas toucher.

Quelques jours plus tard nous voyons arriver au PC (deux civils, manifestement britanniques et qui entament avec nous la conversation. le Pacha nous fait appeler et nous informe qu'il s'agit de deux journalistes voulant « constater la présence de bâtiments anglais » sur rade ; mission nous est donné de ne pas les laisser prendre de photos de la rade où seul les navires de la GASM sont à l'ancre, notre rôle consistera jusqu'à la tombée de la nuit d'être en permanence dans leur champ de visée, belle démonstration de l'entêtement britannique mais aussi celui des Bretons.

Ils repartent après avoir passé un excellent après midi dans les jardins d'Agadir !

Ce matin nous apprenons par le fonctionnaire Marocain qui nous sert d'agent de liaison, que des compatriotes se trouvent dans la nature sans nourriture depuis le séisme.

Il est décidé d'aller les voir. le SM chiffre sait conduire, de plus il nous trouve un fourgon Volkswagen ayant assez d'essence, et réussit à le démarrer. Des pains que le boulanger du bord cuit chaque jour en quantité sont chargés et tous les trois nous sortons par le nord.

A la sortie de la ville, nous sommes arrêtés par des gardes Marocains nous demandant un laissez passer du Colonel Driss qui serait à Inezgan dans le Sud, après palabre avec l'interprète ils nous laissent passer, non sans nous avoir plus que copieusement aspergés avec du DDT, en fait nous sommes blanc des pieds à la tête, notre allure semble les réjouir.

Nous roulons dans l'arrière pays depuis pas mal de temps, sur des pistes difficiles, au point que je préfère me tenir debout dans le fourgon, car n'étant ni chauffeur, ni interprète je n'ai pas de place assise.

Enfin nous tombons sur le campement, quelques tentes habitées par un groupe assez important d'adultes et beaucoup d'enfants qui entourent rapidement la voiture. Devant la quantité de bouches à nourrir, nous décidons, en accord avec le chef de la Tribu, de couper les pains en trois et de donner, aux enfants seulement, un bout de pain. D'ailleurs c'est Ramadan et prendre de la nourriture la journée est interdit. La distribution est vite faite et le retour est toujours aussi chaotique et pénible. Et revoilà le poste de contrôle, ce ne sont pas les mêmes et nous avons droit à un autre passage au DDT.

Grand émoi ce matin au PC, le Commissaire du bord est venu inspecter son cuisinier et constate avec effroi que nous fournissons pas mal de civils, grâce à la générosité du cuisinier et des copains du bord qui augmentent les rations. Le Commissaire ne veut rien entendre et donne l'ordre de cesser immédiatement ce « trafic », nos explications et la désapprobation unanime des hommes du PC n'y font rien. On intervient auprès du Pacha, rien n'y fait, le cuisinier est menacé de sanctions, et arrive le drame ; la femme, comme chaque jour vient voir ce qu'on peut lui donner, le cuisinier lui signifie ses ordres. « Il y a des gens qui comptent sur elle pour manger ce midi », nous l'entourons, mais le coup est trop sévère, trop brutal pour elle, sur la brèche depuis le 29 mars ses nerfs lâchent, elle s'effondre nerveusement, en larmes, l'infirmier lui administre un calmant, elle dormira jusqu'au soir. Elle reviendra nous voir les jours suivant, mais la déception est grande, chez elle comme chez nous.

Les secours se sont organisés, cela fait près de quinze jours que nous campons dans les jardins, entre présence ne semble plus nécessaire, les liaisons ont repris entre la BAN et la France ; le moment est venu de quitter Agadir.

L'ordre nous est donné de plier bagages ; le port est de nouveau praticable, les plongeurs du bord l'ont vérifié, lors d'une secousse il a retrouvé sa profondeur initiale, le « Gustave Zédé » peut donc accoster et nous rembarquer.

Le fourgon Volkswagen est encore de service et nous entassons le matériel sur le quai, la coupée est descendue et nous entreprenons de rembarquer le matériel.

C'est sans compter avec les trois soldats Marocains qui gardent le quai et nous menaçant de leurs armes, veulent nous interdire la manœuvre, les hommes oui, le matériel, non. Agitation à bord, pendant ce temps on salue les copains. La discussion se complique, ils ne veulent même pas que des hommes descendent sur le quai, et l'on se souvient du sort réservé au baigneur américain. Une idée du génie vient du bord, un homme descend à mi-coupée, l'un de nous le rejoint et nous faisons la chaîne pour embarquer le matériel devant les soldats médusés ; arrive le tour des cageots vides, ils veulent les garder, pourquoi ? Mystère*. Nouvelle tension, Chacun en prenant quelques uns, nous montons la coupée, ils ne bronchent pas. Tout le monde étant de retour à bord, nous appareillons illico.

Les retrouvailles sont joyeuses, chacun racontant son anecdote.

On fait route sur Port Etienne en Mauritanie, déception, on connaît l'endroit, pas très réjouissant pour une détente somme toute bien gagnée et souvent espérée. On aurait préféré aller directement à Dakar malheureusement on passera 4 à 5 jours à Port Etienne avant de faire escale à Dakar où notre séjour sera excellent ; visite à M'Bour et Joal, à Saint Louis du Sénégal invité par la Coloniale ; permission dès le « dégagé » du poste de lavage jusqu'à minuit, long farniente à l'anse Bernard, langouste à 10 heures le matin, le rêve pendant plus d'une semaine.

Et puis la récréation se termine, on repart pour des exercices et vers Abidjan et Cotonon où nous recevrons un accueil chaleureux.

Jean Claude GUILLARD
QM détecteur.

NB: *J'ai appris depuis que le sud d'Agadir était agricole et je pense qu'avec juste raison les militaires marocains pensaient que les cageots venaient de cette région.
Mais non, ils étaient au service des approvisionnements de la Marine de Toulon.